CSP

340-1A- 46

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/femmesrves00ferl

Femmes Rêvées

NOV 12 1973

Pour lire à la femme aimée

ALBERT FERLAND

Femmes Rêvées

Préface de M. Louis Fréchette

Lauréat de l'Académie française

Illustrations de Geo. Delfosse

Gravures de A. Morissette

MONTRÉAL

CHEZ L'AUTEUR

M DCCC XCIX

Université
BIBLIOTHÈ
Original

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année 1899, par Albert Ferland, au bureau du ministre de l'Agriculture.

CSP
PS
8461
E74F4
1899

Préface

Femmes rêvées, très joli titre, mais encore plus joli sujet. Les rêves, les femmes! La poésie, la jeunesse! Toutes les sonorités du cœur, tous les rayonnements de l'intelligence!

En dehors de cela, c'est-à-dire du Beau — sous ses formes les plus subtiles comme les plus tangibles — et de l'Art qui en est la formule et la plus sublime manifestation symbolique, qu'est-ce que la vie, sinon la végétation de la plante ou l'inconsciente croissance du mollusque?

Oui, joli titre, joli sujet, et je puis ajouter : joli petit volume, qui possède, entre autres qualités, celle d'être modeste comme son auteur, et sans prétention comme les précédents écrits tombés de la même plume.

Je ne sais si M. Ferland est un sentimental ; il doit l'être un peu : tous les poètes et les fervents de l'Art le sont plus ou moins. Mais il a le bon esprit, ce dont je ne saurais trop le féliciter, de ne pas exhiber devant le public les recoins intimes de son être, de son *moi* — pour me servir d'une expression en vogue — et de ne pas arrêter les passants par les basques de leur habit pour leur seriner sur tous les tons la gamme de ses joies et de ses tristesses.

Il n'appartient pas à cette catégorie de poètes saules-pleureurs qui semblent ne pouvoir respirer ni soupirer sans servir à tout propos et à tous venants les fragments avariés de leur cœur rangés sur un plateau comme des tranches de melons ; de ces poètes qui ne peuvent savourer un moment d'ivresse ni éprouver un accès de chagrin, sans être piqués du désir d'épancher tout cela dans le sein de la publi-

cité ; un de ces poètes qui ne sauraient aimer ni être aimés sans mettre leurs contemporains dans leurs confidences, afin que nul n'en ignore.

Chacun son goût, mais moi j'ai peu de sympathies pour ces poètes à consciences déboutonnées, à commencer par Alfred de Musset, qui, lui au moins, semait du génie dans ses jérémiades d'amoureux déconfit.

Vous avez aimé, la belle affaire ! On vous a aimé, la belle histoire ! Vous avez pleuré... Est-ce quelque chose de si rare ? et vous croyez-vous une exception pour cela ?

A mon avis, on doit aimer dans l'ombre, et pleurer en silence, — surtout les poètes qui, dit-on, ont le privilège d'aimer et partant de pleurer plus souvent qu'à leur tour.

M. Ferland a aimé, je n'en doute pas ; il a dû pleurer quelquefois, on n'a pas l'âme d'un artiste sans cela. Mais sa plume est trop discrète pour nous révéler le mystère de ses intimités. Il connaît trop le public, du reste — surtout celui de notre époque et de notre pays — pour s'imaginer un instant qu'on puisse ressus-

citer Dante ou Pétrarque en immortalisant une nouvelle Laure ou une nouvelle Béatrice.

Ce qu'il nous présente, ce qu'il nous peint, ce qu'il nous fait admirer, ce n'est pas une femme, mais les femmes. Non pas les femmes aimées, mais les femmes rêvées. Pas même les femmes de son rêve, mais celles de ses rêves — quelque chose de plus éthéré, de plus vague, de plus fugace, de plus immatériel.

Ce sont, indécises et flottantes comme de fugitives lueurs, les virginales visions qui passent et s'enfuient en souriant sous leurs voiles, et vers lesquelles l'adolescent tend les bras, les yeux fermés dans un ravissement d'extase.

Pour la jeunesse, c'est l'éternel idéal féminin, avec tous ses trésors de tendresses, répondant du cœur et des lèvres à toutes les aspirations de l'âme et des sens.

Pour l'âge mûr, c'est, dans une personnification de large et réconfortante poésie, ce rêve — réalisé ou non — d'un bras confiant appuyé sur votre virilité robuste et fière ; d'une douce épaule où reposer votre tête fatiguée ; d'une main caressante essuyant la sueur de votre

front ou la larme perlant à votre paupière ; d'un inaltérable sourire de bienvenue sur votre seuil ; d'une sainte et vaillante amitié, lampe mystique toujours allumée au sanctuaire de votre foyer ; c'est enfin la voix de la mère chantant auprès d'un berceau, voix qui vous rappelle votre berceau à vous, mère en qui revit l'ange de votre enfance à vous : votre mère à vous !

Et pour le vieillard, qui ne sait plus que regarder en arrière, qu'est-ce que les femmes rêvées, sinon la chaîne fleurie des amours d'antan qui se synthétisent toutes dans je ne sais quel amalgame radieux du premier amour avec l'amour dernier ?

L'amour dernier ! un mot qui sonne plein de mélancolie aux oreilles des jeunes, mais qui renferme pourtant la somme de toutes les poésies de l'existence. Demandez aux vieux !

Tout cela, je l'ai trouvé dans le petit livre qu'on m'a chargé de présenter aux lecteurs canadiens. Ecrit ? non, mais rêvé, ce qui vaut mieux. Rêve bien exprimé, du reste, puisque j'y ai trouvé l'écho de mon propre rêve, qui

n'est plus que le rêve du souvenir, hélas !

Lorsque Zeuxis eut à peindre sa JUNON LACINIENNE, les Agrigentins lui permirent de choisir pour modèles les plus belles femmes de leur ville.

Elles défilèrent toutes devant lui, et son choix tomba sur cinq d'entre elles, qu'il fit poser ensemble ou séparément, prenant à chacune la principale caractéristique de sa beauté propre, et réunissant le tout dans une seule et même conception idéale, afin d'arriver le plus près possible de la perfection des formes et des couleurs.

Il en résulta un chef-d'œuvre qui, bien que détruit depuis des milliers d'ans, vit encore dans la tradition des siècles et des générations.

M. Ferland a usé du même procédé ; et c'est ce qui fait que tous peuvent reconnaître dans son œuvre quelques-uns des traits qu'ils ont adorés, quelques-unes des facettes particulières aux diamants de leur écrin ; que chacun peut retrouver, comme égarées dans ces feuillets, quelques réminiscences des parfums qu'ont laissés derrière eux les chers et doux fantômes qui ont illuminé sa vie.

Maintenant, si je me permettais un reproche, je dirais au jeune poète :

" Vous avez célébré la femme dans sa beauté plastique, dans sa beauté païenne — un peu trop païenne peut-être. J'aimerais, dans vos strophes, entendre chanter un peu plus clair, un peu plus sonore, cet harmonieux clavier qui est l'*âme* de la femme. "

Cela viendra sans doute.

LOUIS FRÉCHETTE.

A la Femme

Qu'en tous lieux où l'on s'aime,
Feuillets, un vent vous sème !
Sans trève et sans retour,
Allez ! et que dans l'ombre
Des retraites sans nombre
Où l'on rêve d'amour,
Mélancolique, un jour,
La Femme vous recueille,
Comme une fleur des bois
Qu'un vent d'octobre effeuille
Et fait rouler parfois,
Humide et parfumée,
Sous les pas de l'aimée.

A. F.

Femmes Rêvées

Adoration

Je t'adore ange et t'aime femme
Dieu qui par toi m'a complété
A fait mon amour pour ton âme
Et mon regard pour ta beauté

VICTOR HUGO

Exaltation

Quand on exalterait les femmes d'Occident
Ou des mystérieux royaumes de l'Asie,
Le galbe de l'almée ou le regard ardent
Des filles de Florence et de l'Andalousie,

Quand on exalterait les brunes cancenis
Dont la danse aux palais des radjahs se déroule
Et l'héraïre hellène immolant à Cypris
Sa parfaite beauté de femme hiérodoule,

Quand on exalterait les grâces de Lia,
L'héroïque Judith, Susanne et Madeleine,
Les charmes de Lucrèce et de Marozzia,
La reine de Lemnos ou la princesse Hélène,

Je douterais encor qu'un poète ait chanté,
Dans ses heures d'extase et d'amoureuse ivresse,
Une femme du siècle ou de l'antiquité
Plus que toi gracieuse, aimante et charmeresse !

Geo. Dufosse

Litanies de la Femme

O toi que l'Eternel forma des chairs de l'homme
Et qui fais tressaillir nos cœurs dès qu'on te nomme,

Femme, daigne répondre au noble amour de l'homme !

Souveraine des cœurs et gloire de l'hymen,
Toi dont nous sommes nés, tige du genre humain,

Femme, daigne répondre au noble amour de l'homme,

Chef-d'œuvre du Très-Haut, toi par qui sa féconde
Et sage omnipotence a terminé le monde,

Femme, daigne répondre au noble amour de l'homme !

O toi qui sans unir la force à la fierté,
Sais régner par l'attrait, la grâce et la bonté,

Femme, daigne répondre au noble amour de l'homme !

Toi par qui s'accomplit, adorable mystère,
La génération des peuples de la terre,

Femme, daigne répondre au noble amour de l'homme !

Toi dont l'amour élève et fait l'homme plus fort
Pour combattre le mal et marcher vers la mort,

Femme, daigne répondre au noble amour de l'homme !

O toi seule qui sais d'un baiser de tes lèvres
Pacifier nos cœurs et tempérer nos fièvres,

Femme, daigne répondre au noble amour de l'homme !

Toi qui portes dans l'âme et dans ta chair en feu
Le vestige éclatant du passage de Dieu,

Femme, daigne répondre au noble amour de l'homme !

PRIÈRE

O femme, gloire à toi ! Qu'en son idolâtrie,
Chacun des fils d'Adam se prosterne et te prie
D'agréer le tribut de sa virilité !
Fais que tout homme aspire à devenir ton prêtre,
Et sans cesse altéré des charmes de ton être
Soit à jamais heureux d'exalter ta beauté !

Holocauste

Puisque vous ne sauriez vous lasser, ô mes yeux,
D'admirer la splendeur de sa beauté charnelle,
Subissez à jamais son charme impérieux
Et soyez obsédés des feux de sa prunelle.

Puisqu'il m'est douloureux d'oser, en mon amour,
Vous sevrer du nectar de sa bouche incarnate,
Mes lèvres, brûlez donc de boire chaque jour
Son baiser qui parfume ainsi qu'un aromate.

Puisque en moi s'est accru le désir obsesseur
D'étreindre follement ses mains d'impératrice,
O mes mains, recherchez leur contact enchanteur
Jusqu'à ce que le temps pour toujours les flétrisse.

CHANTS D'AMOUR

Tirés du "Cantique des Cantiques"

Va, mange et bois ; parce qu'à Dieu plaisent tes œuvres. Qu'en tout temps tes vêtements soient blancs et que l'huile parfumée ne manque pas sur ta tête. Jouis de la vie avec la femme que tu aimes, pendant tous les jours de ta vie de vanité que Dieu t'a donnés sous le soleil, car il n'y a ni œuvre, ni pensée, ni sagesse, dans le séjour des morts, où tu vas

ECCLÉSIASTE IX, 7, 10.

Chants d'Amour

I

LES FILLES DE JÉRUSALEM

Dis-nous, ô jeune femme,
Dis-nous ton bien-aimé,
L'aimé pour qui, d'un pur cinname,
Ton lit doit être parfumé.

L'ÉPOUSE

Celui que mon cœur aime est un bouquet de myrrhe ;
Son baiser dont l'ardeur est celle du midi
Est non moins odorant que le nard de Palmyre
Et meilleur que le sang des vignes d'Engaddi.

LES FILLES DE JÉRUSALEM

Dis-nous, ô jeune femme,
Dis-nous ton bien-aimé,
L'aimé pour qui, d'un pur cinname,
Ton lit doit être parfumé.

L'ÉPOUSE

Que ne m'est-il donné d'être à son ombre assise !
Son aspect est pareil à celui de l'Hermon ;
Des filles de Sion plus d'une en est éprise ;
C'est une huile épandue et rare que son nom.

LES FILLES DE JÉRUSALEM

Dis-nous, ô jeune femme,
Dis-nous ton bien-aimé,
L'aimé pour qui, d'un pur cinname,
Ton lit doit être parfumé.

L'ÉPOUSE

Admise en ses celliers j'inclinerai l'amphore,
Et, vous distribuant le nectar des festins,
Je me plairai, joyeuse, à vous redire encore
Que son baiser vainqueur est meilleur que les vins.

LES FILLES DE JÉRUSALEM

Dis-nous, ô jeune femme,
Dis-nous ton bien-aimé,
L'aimé pour qui, d'un pur cinname,
Ton lit doit être parfumé.

L'ÉPOUSE

Je suis brune et pourtant mon roi m'a comparée
A ses coursiers traînant le char de Pharaon ;
Je suis belle à ses yeux, quoique décolorée,
Plus que les pavillons du sage Salomon.

LES FILLES DE JÉRUSALEM

Dis-nous, ô jeune femme,
Dis-nous ton bien-aimé,
L'aimé pour qui, d'un pur cinname,
Ton lit doit être parfumé.

L'ÉPOUSE

Ne considérez plus que je me suis hâlée,
Dans les flots lumineux qui baignaient les sentiers,
Lorsqu'en mai je m'en suis septante fois allée
Garder ma vigne en fleur au jardin des noyers.

LES FILLES DE JÉRUSALEM

Dis-nous, ô jeune femme,
Dis-nous ton bien-aimé,
L'aimé pour qui d'un pur cinname,
Ton lit doit être parfumé.

L'ÉPOUSE

Celui que mon cœur aime est un bouquet de myrrhe ;
Son baiser dont l'ardeur est celle du midi
Est non moins odorant que le nard de Palmyre
Et meilleur que le sang des vignes d'Engaddi.

II

Beauté des Epoux

L'ÉPOUX

Vois donc, ma sœur, épouse, ô fontaine scellée,
Comme ton corps est svelte et d'aspect gracieux !

L'ÉPOUSE

Vois donc, ô mon époux, ô lis de la vallée,
Comme en toi toute chose est parfaite à mes yeux !

L'ÉPOUX

Tes cheveux sont pareils à des troupeaux de chèvres
Poursuivant sur les monts leurs chemins coutumiers.

L'ÉPOUSE

La myrrhe, ô bien-aimé, distille de tes lèvres,
Tes cheveux sont pareils aux pousses des palmiers.

L'ÉPOUX

Tes mains qui des couleurs de l'aurore sont teintes
Semblent deux papillons autour de toi volant.

L'ÉPOUSE

Tes mains, faites au tour, sont pleines d'hyacinthes,
Et ta tête superbe est un or excellent.

L'ÉPOUX

Tes yeux dont le regard a blessé ma prunelle
Sont purs comme les flots des vasques d'Hésébon.

L'ÉPOUSE

Tes yeux à qui mon corps chastement se révèle
Sont clairs comme les eaux des puits de Salomon.

FEMMES RÊVÉES

A l'Idéal ouvre ton âme,
Mets dans ton cœur beaucoup de ciel,
Aime une nue, aime une femme,
Mais aime ! — C'est l'essentiel !

THÉOPHILE GAUTIER

L'Inconnue

Cette femme qui passe au lever de la lune,
Voilée et dont le voile est le jouet du vent,
Cette femme qui passe et se deult sur la dune,
Me disais-je rêvant,

Est-elle une beauté brune, blonde ou châtaine,
Cachant, le cœur ému, sous un voile jaloux,
Des épaules de neige ou des tresses d'ébène,
Ou des yeux andalous ?

Vient-elle de l'Attique ou de l'Occitanie,
Du Nil ou de l'Indus, de Rome ou de Paris,
Ou se dit-elle enfant de la Lusitanie,
Ou d'un autre pays ?

Se nomme-t-elle Ea, Bérénice ou Pauline,
Armide ou Madeleine, Eliane ou Ninon,
Isaure , Iole,Ida, Nohémi, Jacqueline,
Ou d'un plus joli nom,

Cette femme qui passe au lever de la lune,
Voilée et dont le voile est le jouet du vent,
Cette femme qui passe et se deult sur la dune ?
Me disais-je rêvant ....

Rêve

Les cheveux flottants et la gorge nue,
Au sein d'un val où j'étais seul,
Une femme est venue.

Calme, en traversant l'ombre d'un tilleul,
Elle s'embellit d'un sourire,
Quand elle me vit seul,

Et, parfumant l'air d'une odeur de myrrhe,
Elle vint s'assoir près de moi,
Ne cessant de sourire.

Puis elle m'offrit, vibrante d'émoi,
Le baiser de sa lèvre rose,
En s'inclinant sur moi,

Les cheveux flottants, la bouche mi-close ...

La Chasseresse

> Diane au carquois d'or, déesse bocagère,
> Qui la flèche à la main, de sa robe legere
> Nouant sur le genou les replis ondoyants
>
> DE FONTANES

J'aime à fantasier la sereine beauté
De cette virginale et blonde chasseresse
Qui, telle qu'aux accents d'un sylvain redouté
Fuyaient dans les roseaux les nymphes en détresse,

En me voyant, furtif, près d'elle, en tapinois,
(Eillader sa démarche altière, s'est enfuie,
Adorablement belle, à travers les grands bois,
Un jour que le soleil souriait dans la pluie.

Chant des Pleureuses

Ayons comme les jours de la triste saison
Nos heures de soleil et de mélancolie ;
Autant qu'il nous est doux de rire à la folie,
Qu'il nous plaise parfois de pleurer sans raison.

Pleurons, pleurons, pleureuses que nous sommes,
Pleurons, pleurons, loin du regard des hommes,
Pleurons quand la tristesse enténèbre nos yeux,
Pleurons lorsque le cœur s'énamoure et s'ennuie ;
Que nos chagrins, pareils aux nuages des cieux,
Se dissipent en pleurs comme ils tombent en pluie !

Qu'il est plaisant de voir, ainsi que brusquement
S'ensoleille en avril l'azur après l'ondée,
Une pleureuse encor de larmes inondée
S'illuminer soudain d'un sourire charmant !

Pleurons, pleurons, pleureuses que nous sommes,
Pleurons, pleurons, loin du regard des hommes,
Pleurons quand la tristesse enténèbre nos yeux,
Pleurons lorsque le cœur s'énamoure et s'ennuie ;
Que nos chagrins, pareils aux nuages des cieux,
Se dissipent en pleurs comme ils tombent en pluie !

Dolentes et les yeux empreints de nonchaloir,
Sachons parfois, ainsi qu'à l'ombre des platanes
Le cœur alangouri soupirent les sultanes,
Même au doux mois des fleurs gémir et nous doloir.

Pleurons, pleurons, pleureuses que nous sommes,
Pleurons, pleurons, loin du regard des hommes,
Pleurons quand la tristesse enténèbre nos yeux,
Pleurons lorsque le cœur s'énamoure et s'ennuie :
Que nos chagrins, pareils aux nuages des cieux,
Se dissipent en pleurs comme ils tombent en pluie !

Les Bois

Vous souvient-il qu'un jour auprès des flots tranquilles,
Sous le dais de ces bois moussus et parfumés,
Ainsi que les pastours des anciennes idylles,
Nous nous sommes aimés ?

Vous souvient-il encor des bois où nous allâmes,
Alors qu'aux vents de mai neigeaient les églantiers,
Alors que sans retour s'allumait en nos âmes
L'amour que vous chantiez ?

Le divin souvenir de ces heures lointaines,
Doux et triste, vous fait-il quelquefois regretter
De n'avoir plus au cœur les espérances vaines
Qui vous faisaient chanter ?

Hélas nos corps ainsi que ces bois séculaires
Par les soleils d'avril ne sont plus rajeunis,
Car, ô femme, à jamais sont mortes nos chimères
Et nos fronts sont ternis !

Les Préceptes de l'Amour

Adolescent ta chair dompteras,
Afin de vivre longuement.

Vierge ton corps tu garderas,
Jusqu'à l'hymen jalousement.

Honnête point ne marcheras
Devers la tombe isolément.

Nulle femme ne connaîtras
Hors de l'hymen charnellement.

Selon ton cœur tu choisiras
Une femme discrètement.

Chrétien tu te multiplieras
Par le sang et l'enseignement.

BIBLIOTHECA

Table

Table des Matières

Préface . . . . . .

Dédicace 1

Adoration

Exaltation 7

Litanies de la Femme 11

Holocauste 15

Chants d'Amour

I. — Dis-nous, ô jeune femme 19
II. — Beauté des Epoux 23

Femmes Rêvées

L'Inconnue 29
Rêve 31
La Chasseresse 35
Chant des Pleureuses 37
Les Bois 41
Préceptes de l'Amour 43
TABLE 45

Errata

AU LIEU DE :		LISEZ :
P. 11, 6ème vers :	,	!
P. 22, 7ème vers :	qui	qui,
P. 32, 2ème vers :	s'assoir	s'asseoir
P. 42, 2ème vers :	Doux et	Doux,
P. 42, 5ème vers :	Hélas	Hélas!

IMPRIMÉ PAR
WILFRID BOUCHER
828 r. Berri, Montréal

a39003 009537407b